“Le jour où on a découvert l’Europe”

Le voyage et l’aventure dans le récit d’Ibrahim Kanouté

Stefan Le Courant

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2804>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2804

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 73-80

ISBN : 978-2-919040-27-8

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Stefan Le Courant, « “Le jour où on a découvert l’Europe” », *Hommes & migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2804> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2804

"LE JOUR OÙ ON A DÉCOUVERT L'EUROPE"

LE VOYAGE ET L'AVENTURE DANS LE RÉCIT D'IBRAHIM KANOUTÉ

par STEFAN LE COURANT, *doctorant en anthropologie, Paris-Ouest-Nanterre (LESC).*

"Une migration individuelle inscrite dans une histoire collective." C'est ainsi qu'Ibrahim Kanouté présente son récit de vie. Le voyage en France de ce Malien, né en 1981, ne peut se comprendre sans la longue migration des Soninkés qui le précède. Son parcours d'aventurier sans papiers relève ainsi d'une histoire migratoire plus longue où les rêves d'ailleurs voisinent avec les désillusions. Un témoignage qui révèle la façon dont un moi singulier s'intègre, jusqu'à s'effacer parfois, au sein du groupe dans lequel il puise ses racines et dont il se veut un digne héritier.

"Je m'appelle Ibrahim Kanouté, fils de Moussa Kanouté et de Fatimata Cissé, né le 15 juillet 1981 à Lani-Mody au Mali. Je vais vous parler de ma vie qui est un parcours incroyable pour moi. Je vais vous parler d'une histoire, une histoire qui est un voyage. Un voyage qui ne s'arrête jamais, un voyage où j'ai appris beaucoup de choses, un voyage qui aujourd'hui continue. Pour moi, c'est un souvenir et c'est quelque chose que je veux partager avec d'autres gens. Il y a beaucoup d'enfants qui ont galéré comme moi mais qui comme moi ont appris beaucoup de choses à travers ce voyage. Ces souvenirs

je dois les partager¹." C'est par ces mots qu'Ibrahim Kanouté ouvre le récit de sa vie, enregistré en juillet 2010 à la suite d'un colloque² durant lequel nous avons eu l'occasion de présenter un projet en cours, l'écriture de sa vie de sans-papiers³ en France. Depuis cette date, pour des raisons de temps et d'instabilité professionnelle, Ibrahim a décidé de différer la rédaction de sa biographie, tout en s'engageant à l'achever un jour. Des récits de vie de sans-papiers ont déjà été publiés⁴, la plupart à la suite d'un processus d'écriture d'"autobiographie

1. Pour sa relecture attentive et ses conseils éclairants, je tiens à remercier Aïssatou Mbodj-Pouye. **2.** Conférence "Migrations, exils, errances, écritures", Centre de recherche espaces/écritures (CREA, EA 370) / BDIC / Cité nationale de l'immigration / université McMaster (Ontario, Canada), Nanterre, juin, 2010. **3.** Dans cet article je reprends le terme de "sans-papiers", forgé au cours des luttes pour la régularisation, qu'Ibrahim Kanouté emploie usuellement pour parler de sa situation en France. **4.** Voir notamment : Mohamed Kemingue, *Moi, Mohamed, esclave moderne* [avec Djénana Kareh Tager], Paris, Plon, 2012 ; Madjiguène Cisse, *Parole de sans-papiers*, Paris, La Dispute, 1999 ; Ababacar Diop, *Dans la peau d'un sans-papiers* [propos recueillis par Christiane Hessel-Chabry], Paris, Seuil, 1997 ; Sané Mamady, *Sorti de l'ombre : journal d'un sans-papiers*, Pantin, Le Temps des Cerises, 1996.

en collaboration⁵». Issus de la rencontre de manières différentes – car culturellement normées – de parler de soi, les textes publiés sont de natures diverses de par le statut des auteurs – qui écrit et signe l'ouvrage ? – et du type de texte produit – autobiographie, récit de vie ethnographique, autobiographie⁶.

C'est dans cette tension entre une aventure individuelle et l'héritage de la tradition du voyage que se construit le récit de vie d'Ibrahim Kanouté.

Ce sont les glissements permanents entre récit de soi et biographie collective, que l'on retrouve dans les publications de biographies des sans-papiers⁷, que je voudrais aborder ici à travers

deux thèmes récurrents du discours d'Ibrahim Kanouté : le voyage et l'aventure. Si le premier insère la biographie d'Ibrahim Kanouté dans la longue histoire des voyages des Soninkés et même des Africains, le deuxième met l'accent sur le "parcours incroyable" fait d'épreuves à affronter seul. C'est dans cette tension entre une aventure individuelle et l'héritage de la tradition du voyage que se construit le récit de vie d'Ibrahim Kanouté. Ces deux thèmes permettant, au final, de faire coexister dans un même récit deux manières de raconter une même histoire.

Avoir les "papiers" pour raconter sa vie de "sans-papiers"

Le 10 juillet 2008, Ibrahim est enfermé dans le local de rétention administrative⁸ où je me rends régulièrement pour assurer une assistance juridique et mener une enquête de terrain en anthropologie. C'est dans le cadre de cette recherche que nous nous retrouvons à sa sortie, alors qu'il est resté quinze jours enfermé au pied des pistes de l'aéroport de Roissy. Dès nos premières rencontres, Ibrahim me parle de son projet de raconter sa vie de sans-papiers.

Il a commencé à écrire en arabe, langue qu'il a apprise dès l'âge de 5 ans à l'école coranique, puis à Bamako où il a suivi l'enseignement islamique jusqu'à 18 ans. Malheureusement, les cahiers dans lesquels il a commencé à rédiger ses souvenirs ont été perdus un an plus tôt à la suite d'une arrestation. Son employeur de l'époque, informé par la police de son irrégularité, le licencie. Ibrahim est libéré après trente-deux jours de rétention mais il n'a plus les moyens de payer son loyer, le propriétaire de son appartement décide alors, en représailles, de se débarrasser de toutes ses affaires. Dès nos premières rencontres, j'accepte d'aider Ibrahim à mener à bien ce projet biographique, mais il ne cesse de repousser son commencement. Il n'est pas disponible, il me dit avoir "*trop de choses dans la tête*". Il est trop préoccupé par sa situation présente pour revenir sur son parcours. Arrivé en France en octobre 2000, il a enchaîné les emplois dans la restauration. Il est arrêté en juillet 2008, alors qu'une grève est en cours dans son restaurant. À cause de la mesure d'expulsion dont il fait l'objet, ralentissant considérablement la procédure administrative, Ibrahim Kanouté est le dernier à être régularisé en février 2009, plusieurs mois après ses collègues. Cette régularisation lui permet, pour la première fois depuis que l'on se fréquente, d'envisager sereinement des projets d'avenir⁹. Le récit s'engage donc lorsque Ibrahim a l'impression de reprendre le contrôle d'une destinée¹⁰ soumise jusque-là aux nombreux aléas de la vie de sans-papiers. Les "papiers" lui offrent une sécurité de séjour – temporaire – qui le soulage en partie de ce qu'il avait "*dans la tête*". Plus largement, c'est son rapport au temps qui est modifié par cette régularisation. Pour la première fois depuis son arrivée en France, il échappe à l'éternel présent dans lequel l'enfermait la menace quotidienne de l'expulsion. Le temps (re) devenu une ressource, il peut entreprendre tout ce

5. Philippe Lejeune, *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980. 6. Toutes ces questions se posent également dans la collaboration entreprise avec Ibrahim Kanouté, certaines seront abordées ici, toutes n'ont pas encore été tranchées. Sur la co-écriture, le choix de la langue, la méthode de travail en commun, voir Stefan Le Courant et Ibrahim Kanouté, "*Écrire la vie d'Ibrahim Kanouté, le roi des 'sans-papiers'*", in Corinne Alexandre-Garner, Isabelle Keller-Privat, *Migrations, exils, errances et écritures*, Presses universitaires de Paris Ouest, Nanterre, 2012. 7. Philippe Lejeune, *op. cit.* 8. Les centres et locaux de rétention sont des lieux où sont enfermés les étrangers en situation irrégulière en passe d'être expulsés du territoire français. 9. Marie-Thérèse Tétu-Delage, *Clandestin au pays des papiers. Expériences et parcours de sans-papiers algériens*, Paris, La Découverte, 2009, p.206. 10. Jean Peneff, *La Méthode biographique. De l'école de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 106.

qu'il avait laissé en suspens jusque-là¹¹. Cette position particulière – “régulier”, il raconte son parcours de sans-papiers – influence le récit qu'il va faire. La régularisation venant couronner une migration longtemps incertaine, il peut enfin associer son destin à celui des nombreux voyageurs soninkés qui l'ont précédé.

Les voyages des “anciens”

Le 10 juin 2009, le premier entretien destiné à recueillir son récit de vie commence ainsi : *“Stefan Le Courant : Ce qu'on pourrait faire aujourd'hui c'est repérer une sorte de chronologie, les événements importants, quand tu as quitté le village, quand tu es allé à Bamako, ton arrivée en France... [Il me coupe] Ibrahim Kanouté : On devrait aller encore un petit peu loin, moi je pense toujours par rapport à ça, pourquoi je veux écrire, pourquoi mes parents ont fait ça, pourquoi la colonisation, après la colonisation, comment ils ont vécu ici et comment nous on a subi après, tout ce problème-là. Mais... je pense que le sujet d'aujourd'hui, on commence par mes parents. On commence par l'arrière. Mes parents, des Africains, je pense, je n'étais pas né encore mais bon, après la colonisation, les Européens ont besoin des ouvriers. À cette époque-là, c'était dur, si t'as 50 euros à peine, tu peux venir en Europe, il n'y avait pas tant d'avions aussi, on partait en bateau du Sénégal, ils viennent à Marseille, ils passent un peu de temps là-bas. C'est les anciens ça.”*

Dès le début de notre collaboration s'affrontent deux manières de concevoir la biographie. Alors que j'étais à la recherche de causalité et d'enchaînements logiques d'événements chronologiques, d'une cohérence générale dans laquelle s'inscrirait le récit – participant de cette “illusion biographique¹²” contre laquelle mes études m'avaient pourtant mis en garde –, Ibrahim éclairait son histoire personnelle par le contexte social et

historique, et plus particulièrement encore par la colonisation. Quand je cherchais dans la singularité d'une trajectoire l'explication d'une “position critique¹³” le disposant à cet exercice de réflexivité – il quitte son village à 5 ans pour une école coranique au Sénégal, à son retour il a 12 ans, il ne connaît personne et se sent “étranger” chez lui, il rejette l'enseignement de son grand-père marabout au nom du “vrai islam” qu'on lui a enseigné –, Ibrahim, lui, inscrivait son récit dans une histoire plus longue. Une histoire qui prend racine dans la dispersion originelle des Soninkés¹⁴, qu'il évoque à plusieurs reprises pour m'expliquer qu'ils ont toujours été des voyageurs. Son récit croise ensuite l'histoire plus récente des Soninkés de la région de Kayes, chez qui la migration – d'abord en Afrique, puis vers l'Europe – est un modèle depuis des générations¹⁵. Enfin, pour comprendre son “voyage”, Ibrahim doit commencer par celui de son père : *“Pourquoi je ne l'ai pas connu mon père ? Je pense que c'est à cause du voyage. De l'aventure qui durait depuis des siècles et des siècles, qui dure encore. À cause de ça mon père, c'est ma mère qui raconte son histoire, qui était l'aîné de la famille, il était obligé de bouger depuis qu'il était très très jeune parce que mon grand-père était décédé aussi, il était le seul garçon à la maison donc même si tu es un gamin, le plus grand : c'est toi qui dois nourrir la famille.”*

Après avoir travaillé en Côte d'Ivoire, son père part en France. À son retour au village après plus de dix ans de “voyage”, il se marie avec la mère d'Ibrahim. Retourné en France, il décédera sans avoir connu son fils, Ibrahim.

Dans le récit qu'Ibrahim entreprend, le “je” et le “nous” s'entremêlent. Alors que j'insiste par mes questions sur l'expérience personnelle d'un “moi

Son récit croise ensuite l'histoire plus récente des Soninkés de la région de Kayes, chez qui la migration – d'abord en Afrique, puis vers l'Europe – est un modèle depuis des générations.

¹¹ Sur les temporalités des étrangers en situation irrégulière, je me permets de renvoyer à Stefan Le Courant, “Être 'le dernier jeune'. Les temporalités contrariées des migrants irréguliers”, in *Terrain*, n° 63 [à paraître]. ¹² Pierre Bourdieu, “L'illusion biographique”, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986. ¹³ Abdelmalek Sayad, “Les enfants illégitimes”, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, n° 1, 1979. ¹⁴ Sur ce mythe d'origine soninké voir : Claude Meillassoux, Doucouré Lassana et Diowé Simagha, *Légende de la dispersion des Kusa. Épopée soninké*, Dakar, IFAN, 1967. ¹⁵ François Manchuelle, *Les Diasporas des travailleurs soninkés (1848-1960). Migrants volontaires*, Paris, Karthala, 2004.

singulier¹⁶, Ibrahim Kanouté me répond en insérant son “voyage” dans la longue tradition du “voyage” dont il est l’héritier. Il illustre ainsi parfaitement l’aspect autant structurel que conjoncturel des migrations soninkées¹⁷. Cet usage du “nous” ou du “on” relève d’une volonté de rendre compte de la réalité des groupes auxquels il se sent appartenir. Ces collectifs peuvent être, suivant le contexte, les Soninkés, les Noirs, les jeunes, les sans-papiers, etc. Il n’est pas le seul à exprimer cette volonté de témoigner de la vie d’immigré sans-papiers en France. Au cours de mon enquête de terrain, nombre de mes interlocuteurs évoquaient l’idée de “laisser une trace” en racontant leur vie dans un livre. Cette volonté ne semblait jamais être la conséquence d’une impression de l’unicité d’un soi qui mériterait d’être exposé, mais plutôt la prise de conscience d’avoir vécu des situations exceptionnelles – et souvent ignorées des “réguliers” –, dont il serait nécessaire de rendre compte pour les porter à la connaissance du plus grand nombre. Pour Ibrahim Kanouté, cette envie de “donner la

*parole à un collectif*¹⁸ se double d’une quête de reconnaissance. À la suite de ses nombreuses interpellations par la police du fait de sa situation administrative, de trois enfermements dans des centres de rétention et de six mois passés en prison – suite à la découverte d’un trafic de drogue dans le restaurant qui l’employait, affaire pour laquelle il a été

innocenté –, il avait fini par être catalogué comme un “délinquant” par les membres de sa famille. Parler de son “voyage qui ne s’arrête jamais” – il commence bien avant les premiers déplacements dans l’imaginaire de cet ailleurs où tant d’hommes l’ont précédé – lui permet

de toutes celles d’un groupe dont il fut un temps marginalisé¹⁹. Se défaire de cette mauvaise réputation au sein de son groupe d’appartenance – qui ira jusqu’à l’empêcher de se fiancer – fait sans doute partie des motivations qui le poussent à entreprendre son récit. Ce livre, qui doit être écrit en français, n’est donc pas directement destiné au lectorat soninké – en raison du niveau d’alphabétisation –, mais disposer d’un livre comme objet à présenter, contenant le récit de sa vie, lui permettrait de bénéficier d’un prestige qui ne passe pas uniquement par sa lecture. Aujourd’hui, cinq années sont passées depuis sa régularisation, Ibrahim est retourné plusieurs fois à Lani-Mody, il a pu restaurer son image auprès des habitants de son village, et il s’est marié, ce qui explique sans doute en partie que le besoin d’écrire sa vie est devenu moins urgent.

L’aventure triomphante

“À partir du moment où j’ai perdu l’espoir de trouver de quoi gagner ma vie au Mali ou à Bamako ou dans toute l’Afrique, j’ai pensé à voyager. À voyager vers où ? Bien sûr vers la France. La France qui a été mon pays colonisateur. Je pensais que je me sentirais très bien en France, car même si je ne parlais pas le français, on a été colonisé par les Français. Je pensais aussi à toute la famille que j’avais là-bas, des oncles, des tantes, des cousins. J’avais beaucoup de cousins qui vivaient en France, une centaine environ. C’est pour cette raison que j’ai choisi cette direction. Je pensais que je n’allais pas galérer, que ce serait comme quand j’étais au Sénégal, mais ça a été différent, l’aventure m’a fait subir encore une fois.”

Quand Ibrahim Kanouté parle de son “aventure”, le “nous” cède la place au “je” puisqu’il fait le récit d’une expérience personnelle. Dès lors, l’“aventure” précède son “voyage”. Son enfance passée seul,

16. Claude Polliak, “Manières profanes de parler de soi”, in *Genèses, sciences sociales et histoires*, n° 47, 2002. 17. Élodie Razy, “Les sens contraires de la migration. La circulation des jeunes filles d’origine soninkée entre la France et le Mali”, in *Journal des africanistes*, vol. 77, n° 2, 2007. 18. Jean Peneff, *La Méthode biographique*, op. cit. 19. Solidarité et mise à l’écart sont les deux facettes des relations entretenues par les étrangers en situation irrégulière au sein de leur communauté d’origine. Mahamet Timera, “Sans-papiers africains face aux communautés d’origine”, in Didier Fassin, Alain Morice, Catherine Quiminal (dir.), *Les Lois de l’inhospitalité. Les politiques de l’immigration à l’épreuve des sans-papiers*, Paris, La Découverte, 1997.

Parler de son “voyage
qui ne s’arrête jamais”
– il commence bien avant
les premiers déplacements
dans l’imaginaire de
cet ailleurs où tant d’hommes
l’ont précédé – lui permet
de rapprocher son expérience
de toutes celles d’un
groupe dont il fut un temps
marginalisé.

© DAVID DUCKWORTH, HENRI BOKILO-BOURSIER, 2014

loin des siens dans l'école coranique du Sénégal, fait déjà partie de tout ce qui le préparait à cette "aventure". Cette fois, c'est à sa destinée personnelle qu'Ibrahim se réfère. Ce terme d'"aventurier" est fréquemment utilisé par les migrants d'Afrique subsaharienne pour se définir et qualifier les conditions de leur migration²⁰. L'"aventure" désigne tous les risques encourus pour gagner l'Europe²¹, la débrouillardise pour se tirer des situations les plus périlleuses, le courage dont il faut se munir. L'aventure est donc un accomplissement de soi – presque

exclusivement masculin²² – par la migration²³, et permet d'échapper à "l'insignifiance sociale"²⁴. Si parler d'"aventure" permet à Ibrahim de mettre l'accent sur la dimension personnelle de son entreprise, à travers ce terme il ne fait pas le récit d'une traversée périlleuse des frontières – il est arrivé en France avec un visa de transit –, mais celui des nombreuses épreuves que la vie de sans-papiers lui a fait connaître. Les périodes sans travail, les enfermements dans des centres de rétention, la prison, les appartements qu'il a dû quitter après une

20. Anaïk Pian, *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, Paris, La Dispute / SNEDIT, 2009.

21. Sylvie Bredeloup, "L'aventurier, figure de la migration africaine", in *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 125, 2008.

22. Thomas Fouquet, "Aventurières noctambules", in *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011. 23. Jean Schmitz, "Migrants ouest-africains vers l'Europe : Historicité et espaces moraux", in *Politique africaine*, n° 109, 2008. 24. Mahamet Timera, "Les migrations des jeunes sahéliens : affirmation de soi et émancipation", in *Autrepart*, vol. 18, n° 2, 2001.

arrestation, de peur de voir la police débarquer au petit matin, les longs mois sans travail passés à dormir dans les couloirs du foyer, comptant sur la solidarité des résidents pour se laver, se nourrir, etc. Il peut d'autant plus facilement parler d'une aventure couronnée de succès, malgré de nombreuses

Projeter d'écrire un livre
dans une langue dont il ne
parlait pas un mot à son
arrivée en 2001 est
une manière de parachever
cette aventure.

difficultés, qu'il est maintenant "régularisé". Ces expériences trouvent un sens nouveau dans l'"aventure". Ce thème permet à Ibrahim, rétrospectivement, de se réapproprier – par et dans la narration – un destin qui lui aura longtemps échappé, de prendre de la distance avec tout ce qui lui a été imposé, de s'émanciper de l'identité d'irrégulier, de délinquant qu'il s'était vu imposer²⁵. C'est également raconter son parcours comme il le souhaite, loin de l'"inquisition biographique"²⁶ des institutions qu'il a connues en France. Car, au cours de leur migration, les étrangers sont contraints à plusieurs reprises d'exposer leur biographie devant différentes administrations – pour demander l'asile, une régularisation, justifier un recours, etc. –, ces expositions forcées de soi participant du contrôle de ces étrangers. Il peut maintenant faire le récit de ces épreuves comme autant d'explorations d'un monde dangereux, chaque épreuve surmontée devenant source d'enseignements. Toutes les expériences deviennent des vicissitudes de cette "aventure" où il y a toujours du bon à trouver, de l'expérience à gagner et de la connaissance à acquérir. Très souvent, Ibrahim se compare à tous ceux qui, restés au village, n'ont pas bénéficié de cet apprentissage : *"Même en prison, j'ai appris des choses que ceux restés au village ne peuvent pas connaître."* Une fois régularisé, il peut contempler toutes les difficultés qui se sont dressées sur son chemin, tout ce qu'il a dû traverser durant sa vie de sans-papiers. Parmi ces épreuves, il y a aussi celle de la langue. Projeter d'écrire un livre dans une langue dont il ne parlait

pas un mot à son arrivée en 2001 est une manière de parachever cette aventure. Mais, contrairement au voyage inspiré par les aînés, dans l'"aventure", la famille fait partie des obstacles à surmonter.

"Les anciens nous ont trompés parce qu'ils ne nous expliquent pas tout ça. Aujourd'hui, nous, on explique aux jeunes – d'ailleurs, ça motive les jeunes à trouver un travail au Mali, à se débrouiller tout seuls. Y en a qui sont maçons, y en a qui sont menuisiers, y en a qui font l'électricité, y en a qui font plomberie, ils ont appris. À notre époque, il n'y a personne qui connaît ces métiers-là. Aujourd'hui, la civilisation va plus vite, si ce que l'on voit à la télé c'est comme ce qu'on leur dit en face, c'est que c'est vrai. À mon époque, on n'a pas de télé, les anciens qui arrivent ils ont leur grand bou-bou pour montrer qu'ils sont riches alors qu'ils sont pauvres. Alors que maintenant on leur explique et ils voient à la télé en même temps, par exemple, la grève à Bastille a été vue à Lany. (...) Les anciens nous ont rien expliqué, ils nous disaient : 'La France, c'est la tour Eiffel, c'est la rue Champs-Élysées, c'est les femmes, c'est les boîtes de nuit.' Alors qu'y en a qui sont là toute leur vie et qui n'ont jamais mis les pieds en boîte de nuit, mais ils racontent des choses, c'est n'importe quoi, à cette époque c'est ça. Ils nous ont jamais dit : 'Je travaille dans la restauration, je lave des gamelles', jamais. Ils nous ont jamais dit : 'Ouais, je nettoie des escaliers tous les jours ou je ramasse des poubelles tous les jours', jamais. J'ai jamais entendu un ancien qui a dit, voilà je fais un tel boulot. D'ailleurs ils disaient le contraire : 'Je travaille à l'aéroport, je suis dans une banque', c'était ça leur bluff, pour nous donner envie de venir. Peut-être que je vais venir et peut-être que je travaillerai dans une banque aussi et je serai vite, le plus vite possible, peut-être au bout de deux mois je serai riche. (...) Les anciens ils nous ont trompés quand ils arrivaient avec leur vélo, leur moto et leur bazins riches²⁷, l'argent distribué comme ils veulent, si t'as 1 000 euros là-bas, tu peux donner 1 000 francs à combien de personnes ? À 200 personnes, même plus. 1 000 francs je ne les gagne même pas pendant un an et toi tu me donnes 1 000 francs tout de suite, donc y

25. En cela le récit d'Ibrahim peut se rapprocher des témoignages des réfugiés. Michel Agier, *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion, coll. "Bibliothèque des savoirs", 2008. 26. Dominique Memmi, "Vers une confession laïque ? La nouvelle administration étatique des corps", in *Revue française de science politique*, vol. 50, n° 1, 2000.

27. Type de tissu onéreux, signe de richesse dans le discours d'Ibrahim.

a quelque chose, ils sont riches, pourquoi je n'irai pas chercher cette richesse-là ? Du coup, ils nous ont trahis, moi je le dis, c'est une trahison."

Dans cette "trahison des anciens" – thème récurrent des récits de migration – se mélangent victimisation et héroïsation de son parcours singulier. Victime de la propagande frauduleuse de ses aînés, il est attiré vers un pays et une vie pour lesquels il n'était pas préparé. À son arrivée en France, l'oncle qui l'héberge pour ses premières nuits lui révèle la règle de la vie en France avant de le mettre à la porte : *"Ici, c'est chacun pour soi."* Ce n'est donc plus par mais contre le groupe que se construit sa réussite personnelle. Et c'est bien en ces termes qu'il faut entendre la trahison, plus que comme une réelle ignorance de ce qui l'attendait en France. Dans son parcours devenu singulier, il a su triompher de toutes les difficultés malgré les mensonges et le manque de soutien de sa famille.

À travers cette trahison, Ibrahim veut également dénoncer ce système de migration qui voit les enfants prendre la place de leurs pères, les neveux de leurs oncles. Avec le durcissement des politiques françaises et plus largement européennes, il juge que ces migrations génèrent trop de souffrances. Il plaide, à longueur d'entretiens – et c'est sans doute aussi l'un des objectifs de son livre – pour un développement local au Mali, pour que les jeunes trouvent sur place des alternatives à la migration. Il reproduit ici – au risque de cautionner des politiques migratoires qui se font toujours plus restrictives sous couvert de codéveloppement²⁸ – un discours né dans les années 1960-1970, repris par les politiques à partir des années 1980 comme une des modalités du contrôle de l'immigration africaine²⁹, s'appuyant pour cela sur le réseau des associations africaines – et plus particulièrement maliennes – en France³⁰. La disqualification de la migration comme modèle de réussite tient sans doute à l'instabilité de sa situation dans un contexte économique dégradé et à des conditions de séjour en France bien plus

précaires que celles de ses prédécesseurs, alors qu'il est plus instruit qu'eux. Son implication dans une association de jeunes, qui fait le lien entre la France et le Mali en installant des plantations à Lani-Mody pour permettre aux jeunes de trouver des revenus sur place, prolonge une démarche entreprise au début des années 1980 par des migrants de son village, rentrés de France pour fonder une coopérative agricole. À cette époque déjà, ces prédécesseurs dénonçaient la "vie de froid, de mépris, de solitude et d'exploitation" que leur faisait connaître la migration³¹.

Écrire l'histoire d'un autre point de vue

Le récit d'Ibrahim Kanouté se construit entre deux définitions distinctes du destin. D'une part, une vie de voyage à laquelle tout le destinait ; d'autre part, un parcours éminemment singulier et solitaire. Ces deux définitions sont constamment confrontées entre un ici et un là-bas, entre la France et le Mali, l'Europe et l'Afrique. Les allers-retours dans le récit sont nombreux, sa migration est intimement liée à celle de ceux qui l'ont précédé, ses préoccupations – notamment les questions de régularisation et de "papiers" – sont transposées au temps vécu par son père : *"Ils avaient toujours leurs pièces d'identité de Maliens travailleurs à cette époque-là. Ils n'ont pas besoin de Sécurité sociale, ni de demander un titre de séjour, ni rien, le patron les prenait avec leurs cartes d'identité de Maliens. Et si t'as besoin de sortir, tu demandes un passeport, et puis ce n'est pas un titre de trois mois, six mois, un an, c'est un titre de dix ans tout de suite."* Mais aventure et voyage sont aussi des thèmes qui se rejoignent

À travers cette trahison, Ibrahim veut également dénoncer ce système de migration qui voit les enfants prendre la place de leurs pères, les neveux de leurs oncles.

28. Jean-François Bayart, "En finir avec le codéveloppement", in *Alternatives économiques*, vol. 26, n° 4, 2007.

29. Jean-Philippe Dedieu, *La Parole immigrée. Les migrants africains dans l'espace public en France (1960-1995)*, Paris, Klincksieck, 2012, p.147.

30. Christophe Daum, *Les Associations de Maliens en France. Migration, développement et citoyenneté*, Paris, Karthala, 1998.

31. Ismaëla A. Sow, *Dynamique culturelle et transformations sociales. Coopératives agricoles d'anciens émigrés en France Somankidi, Coura, Sobokou et Lani-Mody*, Paris, Unesco, 1987, p.7.

quand il s'agit de parler du passé. Ainsi, si Ibrahim Kanouté se réfère très souvent à l'histoire de la colonisation dans son récit, le thème de l'aventure vers l'Europe permet de renégocier le rapport entre colonisation et migration, faisant coexister dans son récit une histoire subie avec le récit des explorations passées. Ces aventuriers dont il fait partie sont aussi ceux qui ont pris leur destin en main, ceux qui ont accepté les risques de la migration, qui ont repoussé les limites de leur découverte. Ils sont acteurs de ces voyages lointains. Ainsi, lorsque Ibrahim raconte l'histoire des migrations soninkées, il énumère longuement tous les pays africains où ses prédécesseurs ont voyagé : la Côte d'Ivoire, le Gabon, etc., chaque nouvelle génération poussant plus loin l'exploration, et il conclut : *"Et puis un jour, on a découvert l'Europe."* Dans le récit de ces découvertes, ce sont les aventuriers qui découvrent un nouveau continent plein de ressources à exploiter et de possibilités à découvrir. En réintroduisant son aventure dans une

longue tradition de migration, remontant jusqu'au mythe d'origine des Soninkés, Ibrahim se fait l'héritier des voyageurs découvrant de nouveaux pays au gré de leurs explorations. C'est aussi du point de vue de ces voyageurs-explorateurs, loin de l'image de la victime, qu'il écrit son histoire, celle des Soninkés et plus largement celle des Africains qui ont "découvert l'Europe". La migration d'Ibrahim Kanouté se construisant à la fois par et contre son groupe d'origine, ces deux thèmes du "voyage" et de l'"aventure" permettent de faire tenir ensemble dans son récit deux aspects contradictoires de toutes les migrations : la solidarité au groupe d'appartenance et l'émancipation – souvent partielle – vis-à-vis de ce dernier³².

Plus largement, ces deux thèmes permettent la coexistence de deux versions d'une même histoire : celle qui place en son centre les épreuves et les dominations imposées par la colonisation et celle faite de la narration des découvertes des voyageurs africains. ■

32. Abdelmalek Sayad avait fait de la solidarité au groupe et de l'émancipation les variables déterminant les trois âges de la migration algérienne en France. Bien des années plus tard, on constate que ces questions coexistent, en tension, dans l'expérience des immigrés. Abdelmalek Sayad, "Les trois 'âges' de l'émigration algérienne en France", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°15, 1977.